



De colère et d'apatride des corps avec **Shumona Sinha**  
Page F 5



Plein feux sur **Little Miss Beudet** restée dans l'ombre de l'histoire Page F 6

# LIVRES

CAHIER F › LE DEVOIR, LES SAMEDI 18 ET DIMANCHE 19 FÉVRIER 2017

RENCONTRE

## Dans l'autre du terrorisme

Entre Paris et Alep, Pascal Manoukian raconte ces destins trahis par la contagion du mal



CHARLY TRIBALLEAU AGENCE FRANCE-PRESSE

«Je ne peux pas concevoir la peur de l'autre. Je ne vois que ce que ma grand-mère est devenue», dit Pascal Manoukian.

DANIELLE LAURIN  
à Paris

«**L**a stratégie de Daech consiste à monter les Français contre les musulmans, à attiser l'islamophobie.» C'est le romancier français Pascal Manoukian, ex-reporter d'image en zone de conflit et directeur de l'agence de presse télévisuelle Capa jusqu'en 2015, qui s'exprime ainsi.

Dans son premier roman, *Les échoués*, paru l'an dernier, il s'est penché sur le sort des migrants. Un sujet qui tient à cœur à ce petit-fils d'une survivante du génocide arménien. «Je ne peux pas concevoir la peur de l'autre. Je ne vois que ce que ma grand-mère est devenue», dit Pascal Manoukian, rencontré dans un café parisien.

Il explique que sa grand-mère, sans doute, faisait peur quand elle a débarqué dans un camp de réfugiés à Marseille, après avoir été esclave puis placée dans un orphelinat en Syrie. À ses yeux, c'est une question de perception : «Si les gens ne regardaient pas les migrants pour ce qu'ils sont, mais qu'ils tentaient plutôt d'imaginer ce qu'ils vont devenir : les professeurs de nos enfants, les gardes-malades de nos parents...»

Avec *Ce que tient ta main droite t'appartient*, il nous fait entrer dans l'autre du terrorisme. «C'est une histoire d'aujourd'hui», constate l'auteur de

61 ans. Pour les trentenaires, aujourd'hui, s'amener à la terrasse des cafés est dangereux.» Un trentenaire perd la femme qu'il aimait lors d'un attentat meurtrier, à la terrasse d'un café. C'est le point de départ de cette histoire qui va nous conduire jusqu'en Syrie, sur les traces de Daech.

### La mémoire d'un drame

On pense tout de suite aux attentats du 13 novembre 2015 au Bataclan et sur les terrasses environnantes du quartier République à Paris. Père de deux trentenaires habitués de ce quartier, Pascale Manoukian raconte qu'une jeune fille qui avait fréquenté la même école que son fils a perdu son amoureux ce jour-là. «Il y avait un anniversaire à la terrasse, elle n'a pas voulu y aller parce qu'elle devait se rendre voir sa mère... et son fiancé s'est retrouvé parmi les victimes.»

«On nous demande d'expliquer le monde de plus en plus simplement alors qu'il se complexifie»

Dans *Ce que tient ta main droite t'appartient*, c'est Karim qui est occupé ailleurs tandis que sa femme, Charlotte, enceinte, fait la fête avec des copines sur une terrasse. Quand il décide d'aller la rejoindre, l'attentat a eu lieu : Charlotte est morte déchiquetée.

Parmi les autres victimes se trouve un vendeur de fleurs ambulants. Un migrant, musulman, déjà présent dans *Les échoués* : il avait quitté le Bangladesh, espérant trouver en France une vie meilleure.

«On parle beaucoup de la présence possible de terroristes chez les migrants, fait remarquer Pascal Manoukian. Sans doute, pourquoi pas... Mais on ne parle jamais de l'inverse : des victimes parmi les clandestins.»

Il est lui-même en contact avec plusieurs clandestins à Paris. «Certains étaient terrorisés en novembre 2015 : ils ont quitté

la guerre, l'islamisme radical, ils ont fait tout ce chemin pour se retrouver en situation de guerre.»

Il rapporte que l'un d'entre eux, qui habite le quartier République, lui a dit : «Je ne veux pas mourir ici, j'ai fait 6000 kilomètres enfermé dans des conteneurs, j'ai été frappé, violé parfois, et là, ils me retrouvent.»

Une vision à 360 degrés. C'est ce que privilégie l'homme d'images dans ses romans. Pour lui : «Le terrorisme s'inscrit de tous les côtés de la scène. Même si les gens qui le pratiquent sont monstrueux...»

### L'appropriation de l'horreur

Le kamikaze de *Ce que tient ta main droite t'appartient* est un chrétien converti à l'islam. Au départ, Pascale Manoukian s'est posé cette question : que doivent penser les 99% de musulmans qui vivent leur islam en accord avec les lois de la République en France quand un converti, au nom de l'islam, commet un attentat ?

«Imaginons, dit-il, que des musulmans se convertissent au catholicisme et qu'ils fassent sauter un centre commercial parce que c'est écrit dans la Bible que les riches ont moins de chances d'entrer au paradis qu'un chameau par le trou d'une aiguille... On serait tous terrorisés. C'est ça qui se passe pour les musulmans, alors qu'une minorité d'entre eux, y compris des convertis, tout à coup se radicalisent et se réclament de Daech.»

Après la mort de Charlotte, Karim, un musulman non pratiquant d'origine algérienne, est effondré. Il cherche à comprendre comment on a pu interpréter si mal la religion de son père, comment les paroles de paix qu'il lui a apprises ont pu se transformer en paroles de guerre. Il décide alors de se rendre en Syrie, pour se venger du recruteur du kamikaze qui a tué son amoureux. Dans le groupe de Français qui l'ac-

compagnent : un jeune couple et son petit enfant, de même qu'une adolescente qui s'impatiente de commencer une nouvelle vie avec son futur mari.

On va suivre leurs parcours, tandis qu'ils vont se retrouver dans un enfer sans nom. Population affamée, bombardements, actes de barbarie répétés, villages entiers décimés sous l'œil d'une caméra, esclavage sexuel... Une façon pour le romancier de décourager ceux et celles qui voudraient partir en Syrie.

«C'est très facile de partir, mais très compliqué de revenir, fait-il remarquer. Il y a tout un système qui fait en sorte de compromettre assez vite le type qui arrive en lui faisant violer des femmes, exécuter des prisonniers, de façon qu'il ne puisse plus rentrer en disant : je suis parti et je regrette, je reviens. Il y a cette compromission et cette violence... Il suffit d'aller sur Internet.»

### L'ubérisation du terrorisme

S'il s'est nourri des images rapportées par les journalistes de Capa qu'il avait envoyés en Syrie et s'est inspiré des scènes de guerre qu'il avait lui-même vécues au Moyen-Orient et ailleurs, Pascal Manoukian a aussi épluché Internet à fond, pendant six mois, sur les traces de Daech. Facebook et autres : outils de recrutement par excellence du groupe État islamique. Afin non seulement d'emmener des jeunes en Syrie, mais aussi de semer la terreur partout.

L'auteur parle d'une ubérisation du terrorisme. «Daech favorise maintenant l'auto-entrepreneuriat. On dit aux jeunes : c'est plus la peine de venir en Syrie, il y a trop de risques, en plus le califat est menacé physiquement. Restez chez vous, retrouvez des copains d'école, faites un petit groupe, et franchisez-vous!»

VOIR PAGE F 2 : MANOUKIAN

RÉCIT

## L'enchanteur enchanté

Daniel Grenier paie ses dettes à Wright Morris, «romancier oublié le plus important du vingtième siècle»

CHRISTIAN DESMEULES

Il est toujours fascinant de voir un écrivain nous dévoiler ses «sources». Fascinant mais aussi terriblement impudique.

C'est un peu ce que fait Daniel Grenier dans *La solitude de l'écrivain de fond*, un court essai autobiographique où l'auteur, né à Brossard en 1980, revient sur ses traces tout en payant ses dettes d'admiration.

Car derrière une trajectoire qui pourrait sembler fulgurante — un recueil de nouvelles, un premier roman qui lui a valu le Prix littéraire des collégiens en 2016, quelques traductions —, il y a en réalité toutes ces années d'apprenti écrivain passées à «faire des gammes». Lire des pages par milliers, fantasmer une vie d'écrivain à partir de quelques modèles qui se sont lentement imposés, écrire et réécrire.

Et puis, un jour de 2011, dans une petite librairie de Burlington au Vermont, tomber par hasard sur deux des romans les plus connus d'un certain Wright Morris (1910-1998) réunis sous le titre de *The Loneliness of the Long Distance Writer*. Quelques années plus tard, l'auteur de *Malgré tout on rit à Saint-Henri* et de *L'année la plus longue* (Le Quartanier, 2012 et 2015) emprunte ce titre pour rendre hommage au «romancier oublié le plus important du vingtième siècle». C'est dire le choc de la rencontre.

Écrivain prolifique à peu près inconnu, originaire du Nebraska, Wright Morris a pourtant eu une longue carrière, publiant une trentaine de livres et ayant remporté deux fois le prestigieux National Book Award aux États-Unis. Pour Daniel Grenier, qui est aussi spécialiste de littérature américaine, Wright Morris, c'est «l'écrivain américain intrinsèque : sorte de mutant, qui serait le rejeton d'un rat de bibliothèque ayant tout lu et d'un rat des champs ayant bourlingué le long des chemins de fer. A la fois fier, arrogant comme Ernest Hemingway, et modeste, avenant comme Langston Hughes».

«Ce n'est pas la vie qui engendre les livres, mais bien les livres qui engendrent les livres. Une fois qu'on a compris cela, on peut arrêter d'y penser et commencer à écrire pour de bon», souligne Daniel Grenier, qui avait commencé à écrire bien longtemps avant de rencontrer l'œuvre de

VOIR PAGE F 2 : ENCHANTEUR



RENAUD PHILIPPE LE DEVOIR

L'auteur Daniel Grenier exprime dans ces pages toute son admiration envers l'écrivain américain Wright Morris, tout en nous offrant quelques clés de son propre parcours.

## LIVRES

POÉSIE

## Musique d'hiver un peu surannée

Le sentier blanc d'Olivier Bourque nous conduit sous le soleil pâle des saisons envolées

HUGUES CORRIVEAU

On croirait suivre les pas d'un Jack London poète quand on aborde *Le sentier blanc* d'Olivier Bourque, tellement les saisons y prennent corps et âme, s'imposent au moindre souffle.

Rien de neuf sous ce soleil pâle des saisons envolées; rien d'autre que le style tranquille d'un auteur amoureux de ses réminiscences, extraordinairement respectueux de ce qui survit en lui. Son approche calme des choses humaines passe par la nature la plus simple, rattrape les sensations qu'elle a laissées sur sa peau et dans son cœur. Cela est un peu beaucoup désuet, mais tout de même vibrant dans sa vérité!

Ainsi, presque avec piété, lance-t-il ses poèmes, comme sa grand-mère ferait ses yeux, « bien avant que les nids, pour des poignées de vent, ne se découvrent entre les vols »,

quand les notes du piano ou du violoncelle accompagnent chaque texte ainsi qu'une âme sonore aidant à la réapparition des souvenirs.

Car il y a cet écho musical, toujours sous-jacent dans chaque image ressurgie soit de la maison ancienne, soit des paysages s'effritant parfois sous une glace féroce, qui porte ces poèmes bien au-delà de l'anecdotique. On peut en cerner l'intense proximité lorsqu'il avoue ceci: « En novembre, une feuille d'un jaune éclatant tenait encore dans un arbre; le mouvement de celle-ci beau comme un accompagnement musical. Je ne changerais rien de tout cela, le cœur du pianiste et de la violoncelliste m'ont accueilli. » Fleur bleue, évidemment, toute cette fragile insistance sentimentale qui liquéfie la révolte devant la mort du paysage, « la mort, les oiseaux tombés durant les grandes migrations, la force

que les blessés, que les faibles ont perdue ».

Il est certain qu'Olivier Bourque essaie de mener ailleurs une entreprise déjà assez éculée d'accompagner son écriture de musique d'ambiance. Il cherche en fait à traduire la fluidité des compositions musicales auxquelles il se réfère. Mais rares sont les moments où l'adéquation joue vraiment. Je retiens ainsi ce court passage: « Le soleil descend comme un crabe s'ensable. Les mains du pianiste et de la violoncelliste traversent la pauvreté glaciale. »

Il eût fallu sans doute chercher dans ce sens-là, c'eût été moins suranné.

Collaborateur  
Le Devoir

## LE SENTIER BLANC

★ ★  
Olivier Bourque  
Triptyque, coll. « Poésie »  
Montréal, 2017, 64 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

« En novembre, une feuille d'un jaune éclatant tenait encore dans un arbre; le mouvement de celle-ci beau comme un accompagnement musical », écrit Olivier Bourque.



ESSAI

## LE ZEN DANS L'ART DE L'ÉCRITURE

★ ★ ★ 1/2  
Ray Bradbury  
Traduit de l'anglais  
par Bertrand Augier  
Antigone 14 Éditions  
Paris, 2016, 206 pages

C'est Ray Bradbury lui-même, esprit génial derrière *Chroniques martiennes* et *Fahrenheit 451*, qui le dit: « Chaque matin je saute hors du lit et je marche sur une mine. La mine, c'est moi. Après l'explosion, je passe le reste de la journée à rassembler les morceaux. » Mystère de son originalité? Essence de son inspiration? Voilà sans doute une des composantes de son génie révélées dans l'anecdote, une parmi toutes celles qui composent cet essai sur l'art de l'écriture portée par cette plume singulière qui fait partie du patrimoine mondial. En 12 essais, pour fanatiques de l'œuvre et aficionados des coulisses de la création, l'écrivain y parle du concept de la muse, de ses lectures, de son programme de travail cohabitant avec des périodes de relaxation et d'autres « sans réflexion » et de son « roman à 10 sous », *Soldat de feu* devenu *Fahrenheit 451*, posé sur papier dans le garage de sa résidence familiale à Venice, Californie. Inédite en français, cette réflexion à voix haute, sans retenue dans le détail, d'une figure marquante du XX<sup>e</sup> siècle littéraire, répond aussi à cette question fondamentale que l'homme aujourd'hui âgé de 91 ans pose: « Comment suis-je passé de Waukegan, Illinois, à la Planète rouge, Mars? »

Fabien Deglise

## ENCHANTEUR

SUITE DE LA PAGE F 1

Morris, mais sous d'autres influences. Car c'est bel et bien « la lecture qui fait de nous des écrivains, depuis longtemps, et non nos voyages improbables ou nos rencontres improbables ».

En pèlerinage rue de Vaugirard à Paris sur les traces de Morris ou dans son costume de collectionneur de ses livres (qui ont supplanté dans sa bibliothèque ceux de Nabokov, son « grand amour de jeunesse »), Daniel Grenier exprime dans ces courtes pages toute son admiration envers l'écrivain américain, tout en nous offrant quelques clés de son propre parcours.

Le grand écrivain, croit-il, est d'abord un enchanteur, un formidable manipulateur: « Dans chaque romancier, il existe un conteur qui parle devant un groupe d'enfants captifs, incapables de détourner les yeux de sa bouche, comme si les secrets du monde s'y dissimulaient et n'en sortaient qu'une fois par lustre. »

Anthèse du grand écrivain comme plusieurs se l'imaginent, Morris a suivi sa propre étoile, beau temps mauvais temps. Et

dans ces « *Notes sur Wright Morris et l'art de la fiction* », Grenier s'interroge sur le dur désir de durer. « En définitive », écrit Grenier, l'entière de la contribution littéraire de Morris se lit comme une leçon en mode mineur sur le rêve de la reconnaissance comme combustible et la désillusion comme ignifuge. »

Sous l'exercice d'admiration, Daniel Grenier signe aussi une profession de foi dont nous, les lecteurs, pouvons nous réjouir: il entend être là pour longtemps, quoi qu'il arrive. Un enthousiasme peut-être un peu précipité, mais vite pardonné tant on y trouve de passion littéraire brûlante et contagieuse. Et gageons que bientôt il ne pourra plus jamais dire: « Je ne connais personne qui connaît Wright Morris. »

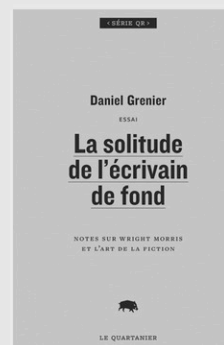
Collaborateur  
Le Devoir

## LA SOLITUDE DE L'ÉCRIVAIN DE FOND NOTES SUR WRIGHT MORRIS ET L'ART DE LA FICTION

★ ★ ★ 1/2  
Daniel Grenier  
Le Quartanier  
Montréal, 2017, 96 pages

« En sortant, je me suis dit que je n'étais pas seul. On était plusieurs. On était peut-être une confrérie, une armée secrète d'amoureux de Morris. Malgré les cartes de bibliothèques vierges. [...] Malgré les notices biographiques d'à peine trois lignes dans les anthologies. On était plusieurs. Cette femme et moi, il s'en était fallu de peu pour qu'on échange une poignée de main maçonnique. »

Extrait de *La solitude de l'écrivain de fond*



POÉSIE

## FURIES

★ ★ 1/2  
Chloé LaDuchesse  
Mémoire d'encrier  
Montréal, 2017, 78 pages

Il ne fait aucun doute que la parole féministe revendicatrice est d'une importance capitale, il ne fait aucun doute que l'entreprise de Chloé LaDuchesse impose le respect. Mais subsiste souvent une ambiguïté dans son propos: « J'écris femme: nous sommes des monstres. Je dois dire cette fureur, cet amour abject. » Il s'en dégage alors un certain défaitisme larvé qui étonne, tant la revendication devrait ouvrir sur un avenir probable: « leurs espoirs ne pousent plus / de ce côté-ci du mythe // je suis appelée à disparaître ». Passant ainsi d'« une autre forme de distance / [à] un autre requiem », la poète, tantôt démunie, tantôt rageuse, confronte sa condition avec une lucidité franche. Comme elle avoue avoir « autant de gorges / que de paroles », elle nous tend ces *Furies* comme un cri, ne cachant pas ce qu'elle doit à la parole des aînées, donnant ainsi à lire un livre qui, faute d'apporter une vision vraiment neuve de la condition des femmes, n'en reste pas moins nécessaire tant le féminisme affirmé doit encore aujourd'hui trouver une voix.

Hugues Corriveau

## MANOUKIAN

SUITE DE LA PAGE F 1

Ce qui fait qu'au final, constate-t-il, ça englobe les vrais terroristes et les faux... C'est-à-dire: « Tous ces gens dépressifs qui à la fin veulent donner un dernier sens à leur suicide, avant leur quart d'heure de gloire. On peut comprendre que ça tremble aux terrasses des cafés... »

Pendant ce temps, déplore l'ex-journaliste, les médias traditionnels, délaissés par les jeunes, ne font plus leur travail: « On nous demande d'expliquer le monde de plus en plus simplement alors qu'il se complexifie. On préfère les enquêtes sur l'huile d'argan plutôt que sur les sujets importants. »

Une guerre de valeurs, c'est ce devant quoi nous met Daech. « Ils sont en guerre contre tout ce qu'on représente. Et ils cherchent à provoquer un clash. » Alors, comment lutter contre les valeurs de Daech sans renoncer aux nôtres? « C'est bien notre défi, parce que c'est tout ce qu'ils cherchent. Nous, en France, on a liberté, égalité, fraternité. Et avec ça, il faut résister. »



AGENCE FRANCE-PRESSE

Des soldats combattant le groupe armé État islamique en Syrie. Pascal Manoukian raconte l'histoire de Karim, qui se rend en Syrie afin de se venger du recruteur du kamikaze qui a tué son amoureux.

Il confie que sa fille lui a annoncé, alors qu'il terminait son roman, qu'elle avait retrouvé un ancien ami à elle, avec qui elle vivait, un Franco-Syrien. « Il n'est pas pratiquant, elle n'est pas pra-

tiquante, et ils vont à la terrasse des cafés », s'enthousiasme Pascal Manoukian.

Collaborateur  
Le Devoir

## CE QUE TIENT TA MAIN DROITE T'APPARTIENT

Pascal Manoukian  
Don Quichotte  
Paris, 2017, 288 pages

BANQ GRANDE BIBLIOTHÈQUE

EMPRUNTEZ UNE VIE!

Venez « emprunter » une personne issue d'une communauté culturelle le temps d'un tête-à-tête.

banq.qc.ca f t y p

BIBLIOTHÈQUE VIVANTE

Tous les jeudis de 12 h à 15 h  
Du 2 février au 30 mars

Hall de la Grande Bibliothèque  
475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal  
☎ ☎ ☎ Berri-UQAM  
514 873-1100 ou 1 800 363-9028

EN COLLABORATION AVEC

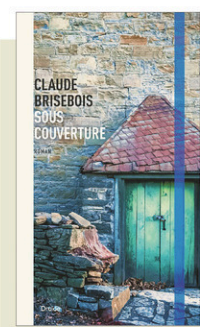
UNIVERSITÉ  
Concordia  
UNIVERSITY

PARTENAIRE MÉDIA

LE DEVOIR

Bibliothèque et Archives  
nationales  
Québec

## LITTÉRATURE



## FICTION QUÉBÉCOISE

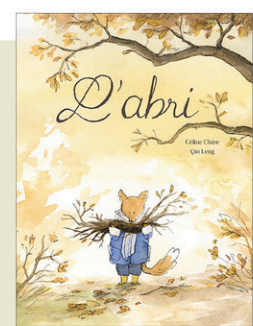
## SOUS COUVERTURE

★★★

Claude Brisebois  
Éditions Druide  
Montréal, 2017, 512 pages

Ceux qui cherchent un livre amusant pour se distraire d'une actualité peu réjouissante aimeront peut-être ce deuxième roman de Claude Brisebois, *Sous couverture*. On y suit l'histoire un peu rocambolesque d'un antiquaire et de son assistante, qui découvrent dans un vieux secrétaire les lettres patentes d'une maison d'édition interdite et fermée en 1949 sous le gouvernement Duplessis. Intrigués, les voilà qui partent à la recherche des 13 livres publiés par cette maison, dont le contenu audacieux (positions anticléricales, sexualité) leur avait valu l'opprobre des autorités. Des personnages mystérieux viennent toutefois leur mettre des bâtons dans les roues. Le ton est léger, il y a une histoire d'amour, et même deux, pour agrémenter le tout. On se dit que c'est bien mince, que l'auteure aurait dû faire ressortir davantage la dimension historique de son sujet, ici accessoire. Puis on se laisse prendre au jeu. Le plaisir d'écrire de l'auteure est évident et communicatif. Les personnages sont bien définis, les lieux — Montréal, les Basses-Laurentides, Paris, Vence —, aussi. Un roman pétillant et sans prétention.

Caroline Jarry



## JEUNESSE

## L'ABRI

★★★

Céline Claire  
Comme des géants  
Montréal, 2017, 44 pages

La tempête arrive, une vraie, de celles qui invitent les habitants à rester au chaud dans leur repère confortable. Mais qu'arrive-t-il à ceux qui n'ont nulle part où aller? «Le vent est froid... En échange d'un peu de thé, pouvons-nous réchauffer nos mains à la flamme de votre feu?» Grand Frère et Petit Frère cognent ainsi à la porte des maisons, mais on les repousse. Ce sont des étrangers, des différents, qui veulent sans doute prendre notre maison, nos provisions, nos vêtements. Sujet chaud s'il en est un que celui de cet autre qui fuit pour mieux vivre, puis de l'accueil qu'on lui réserve. En ces temps de misère humaine, d'intolérance, d'incompréhension, *L'abri* frappe là où il faut, avec classe et beaucoup d'espérance. Les dialogues brefs témoignent de la froideur des habitants et alternent avec une narration tout aussi courte qui laisse place à l'essentiel. La peur de l'autre est palpable tout comme la résilience et la force des exclus. Les peintures chaleureuses de Qin Leng installent une aura enveloppante autour de cette petite bande d'habitants qui a grand besoin de douceur.

Marie Fradette



## ALBUM JEUNESSE

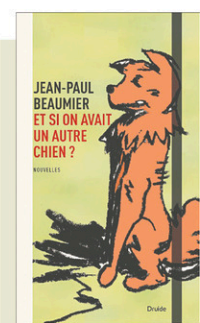
## PETITE HISTOIRE POUR EFFRAIER LES OGRES

★★★

Pierrette Dubé  
400 coups  
Montréal, 2017, 32 pages

«Un ogre et une ogresse vivaient heureux et mangeaient beaucoup d'enfants. C'était un couple qui se complétait merveilleusement. L'ogre chassait les enfants et sa femme [...] lui apprêtait de mille et une manières.» C'est ainsi que débute ce conte aux allures anciennes, ceux dans lesquels les archétypes ne sont pas dénaturés. Mais bien vite, la vie de ses croqueurs de chairs est complètement chamboulée par l'achat d'un sac à main en peau de crocodile. Un sac qui grandit, regarde, se déplace et... a faim. Si la fantaisie et l'humour présents dans le texte de Dubé permettent de divertir le lecteur, les illustrations signées Guillaume Perreault jouent pour beaucoup dans l'attrait qu'il peut susciter. Ses personnages au corps disproportionné crèvent l'écran grâce à l'ajout de détails en apparence tout simples, mais qui contribuent à définir leur personnalité. Le graphisme de l'album, alternant entre cases rappelant la bande dessinée, pages pleines et encadrés, ajoute par ailleurs au dynamisme de l'ensemble. Un album divertissant, et assurément bien construit, mais dont la finale incongrue nous laisse un peu sur notre faim.

Marie Fradette



## NOUVELLES

## ET SI ON AVAIT UN AUTRE CHIEN?

★★★<sup>1/2</sup>

Jean-Paul Beaumier  
Druide  
Montréal, 2017, 160 pages

Il y a une profonde quiétude dans les nouvelles de Jean-Paul Beaumier, quelque chose comme le calme paisible d'une journée ordinaire passée sous un soleil moyen à contempler la simplicité du moment et surtout à s'en satisfaire. Ces 19 histoires courtes, partant toutes d'une référence littéraire (John Milton, Milan Kundera, Patrick Modiano et même Le Petit Robert), entrent parfaitement dans cette tonalité en se laissant traverser par la banalité des petites questions existentielles et par l'angoisse des petits riens qui parfois dérangent: une journée trop chaude, le souvenir d'une relation passée, la biologie de la laine, la peur de la nuit, un texte à écrire qui vous échappe et cette idée transversale qu'un chien, pris dans la métaphore de l'objet transitionnel, pourrait venir apaiser nos craintes et calmer nos incertitudes. Fin observateur du sens commun et de la langueur de certains environnements, Jean-Paul Beaumier, qui signe ici son cinquième recueil de nouvelles, donne par moments l'impression de saisir aussi une certaine fadeur qui n'est sans doute rien d'autre que profondément humaine.

Fabien Deglise

## FICTION QUÉBÉCOISE

## Une mémoire d'éléphants blancs

Marie-Pascale Huglo mêle le récit pudique d'une rupture amoureuse à la fermeture de l'aéroport Montréal-Mirabel

CHRISTIAN DESMEULES

Mirabel était un beau rêve. Inauguré en 1975 juste à temps pour les Jeux olympiques, à quarante kilomètres de Montréal, l'aéroport était une promesse de lendemains qui chantent. Mais longtemps avant sa fermeture puis son démantèlement, trente ans plus tard, il avait rejoint la catégorie peu enviable des «éléphants blancs» — des réalisations publiques qui allient audace, manque de sens pratique et gouffre financier.

C'est cette démesure à l'arrière-goût un peu amer qu'explore, sur un fond intime, Marie-Pascale Huglo dans *Montréal-Mirabel*. À sa manière posée, l'auteure de *La respiration du monde* (Leméac, 2010) prend la mesure des faillites collectives, petites ou grandes. «Les architectes de Mirabel, écrit-elle, ont soigneusement pensé au mariage du ciel et de la matière, de l'ouverture et de la compartimentation. Comme dans les cathédrales et les demeures somptueuses, ils ont taillé à même l'espace. L'Amérique, c'est l'industrie des grands espaces. À Mirabel, par beau



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Marie-Pascale Huglo

temps, l'Amérique rêvée était au rendez-vous. Elle vous tombait dessus en flots lumineux à travers les panneaux de verre, vous barbotiez là-dedans sans avoir eu le temps de dire ouf.»

Le couple, l'idée du couple, prend parfois lui aussi la forme d'une chimère. Marie-Pascale Huglo, née en France en 1961, a choisi une écriture fragmentaire pour revisiter ici son propre parcours de femme et de migrante à la lumière de la disparition de l'aéroport et du couple qu'elle a longtemps formé avec le père de ses enfants. À ses yeux, Mirabel «s'est métamorphosé en tombeau d'une histoire interrompue».

«Pendant plus de vingt ans j'ai fréquenté l'aéroport international par où j'ai immigré, par où nous avons transité, l'été, pour retrouver la famille outre-Atlantique, migrations saisonnières avec les enfants jusqu'à ce qu'ils accomplissent sans nous le trajet.»

## Des rêves brisés

Trente ans après y avoir franchi pour la première fois la porte des arrivées, l'aéroport semble être devenu une sorte de monument érigé aux rêves brisés. Il y a eu une époque où l'on a cru au progrès, tout comme il y a un temps dans la vie de chacun où l'amour oc-

cupe la première place.

«Pour moi, Mirabel a été le lieu des migrations. Sur le tard, j'en ai fait le théâtre de ma vie rompue.» Il s'est plus tard chargé, ajoute-t-elle, du poids du gâchis et de l'abandon. Car une fois la famille éclatée, il n'existe plus d'espace commun: «Je garde une inguérissable nostalgie de cette tablée quotidienne devenue impossible.»

Alors qu'il ne lui semble plus possible de «rentrer à la maison», c'est un peu comme si le divorce devenait une autre forme d'exil.

Méditation sur l'idée de frontière, sur l'exil, lamento lancinant sur la difficile pérennité du couple, récit pudique d'une rupture amoureuse, *Montréal-Mirabel* nous rappelle combien l'amour peut être parfois lui aussi une sorte de rêve coûteux.

Collaborateur  
Le Devoir

## MONTRÉAL-MIRABEL

★★★<sup>1/2</sup>

Marie-Pascale Huglo  
Leméac  
Montréal, 2017, 160 pages

## FICTION QUÉBÉCOISE

## Dans l'instrumentalisation de l'horreur

Blaise Ndala porte un regard lucide sur cette générosité qui parfois induit le mal

YANNICK MARCOUX

Comprendre le monde par-delà ses frontières, voilà le projet que s'est donné Blaise Ndala. Après un premier roman dans lequel il abordait les dessous du «combat du siècle» entre Foreman et Ali dans son Congo natal, celui qui habite désormais Ottawa signe aujourd'hui *Sans capote ni kalachnikov*, où les violences d'un pays fictif, la République de Cocagne, troublent l'ennui plat de nos téléviseurs.

Le roman, construit en deux trames, repose d'abord sur l'histoire de deux enfants-soldats. Fourmi rouge et Petit Che, deux cousins, cherchent à venger la mort injuste de leur père respectif en s'enrôlant dans une milice censée rétablir l'ordre au pays. Une mutinerie renverse le général et le remplace par Rastadamus, archétype du dictateur sanguinaire qui a introduit un régime de terreur et laissé sur son passage nombre de victimes, parmi lesquelles plusieurs femmes violées: «Il aura fallu, à coup sûr, que mijote sur le feu de la sottise humaine le chaos dans sa plénitude, avant que cette contrée n'entre par effraction au cœur de votre quotidien, comme avant elle Hiroshima, Sarajevo et tout le bazar.»

L'outrage de cette situation amène la réalisatrice québécoise Véronique Quesnel au pays. Son idole, c'est Lucille Teasdale. Tout comme elle, elle rêve de montrer l'injustice et de changer le monde. Investigant d'abord sur la cruauté des compagnies minières qui ne carburant qu'aux profits, ses re-

cherches la mènent sur la piste de Sona, jeune fille de 14 ans et esclave sexuelle de Rastadamus, qui va devenir la tragique vedette du documentaire valant à la réalisatrice une consécration aux Oscar.

En effectuant quelques retours dans le passé, les deux trames génèrent un habile suspense où les destins improbables des cousins et de la réalisatrice vont se rencontrer. Se révèle alors l'instrumentalisation de l'horreur et le sacré des projecteurs: «On croyait l'homme un loup pour l'homme. N'était-ce pas vendre au rabais la peau de la bête avant de la connaître?»

## Une approche méthodique

L'horreur du sujet force peut-être l'auteur à adopter une certaine pudeur, ce qui empêche le lecteur de vraiment le ressentir. Il est possible que ce soit à dessein, puisque l'enjeu n'est pas tant de nous sensibiliser aux crimes horribles que d'interpeller tous les témoins distants de ce drame. Le public lointain et passif devant sa télévision en fait partie.

Sans jamais le condamner, le roman montre l'appareil qui transforme la violence en spectacle, en usant d'une rhétorique agile pour ausculter les rapports de pouvoir qui tissent nos sociétés.

Blaise Ndala écrit d'une plume libre qui parfois gagnerait à plus de concision. De même, ses personnages auraient pu profiter d'une langue distincte de la narration, mais la prose du romancier reste subtile et amusée, se jouant de la langue avec un plaisir contagieux.

L'enfer est pavé de bonnes intentions et Blaise Ndala prend un malin plaisir à le démontrer par ses pas de côtés sur les chemins qu'emprunte notre société pour venir en aide aux populations en souffrance loin de chez nous. Il fait grincer le mécanisme pourtant bien huilé du monde du spectacle, en se demandant à qui, des opprimés ou des entreprises charitables, elles profitent le plus. Brillant et incisif, *Sans capote ni kalachnikov* nous offre, contre les ré-

ponses de la guerre, les questions de la paix: «Ceux qui leur voulaient du bien pouvaient-ils ignorer tout le mal que leur générosité engendrait?»

Collaborateur  
Le Devoir

## SANS CAPOTE NI KALACHNIKOV

★★★<sup>1/2</sup>

Blaise Ndala  
Mémoire d'ancier  
Montréal, 2017, 276 pages

## Gaspard LE DEVOIR PALMARÈS

Du 6 au 12 février 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENTÉ NO DE SEMAINES

## ▼ Romans québécois

1	La mort d'une princesse	India Desjardins/Homme	-/1
2	Plus folles que ça, tu meurs	Denise Bombardier/Édito	-/1
3	La femme qui fuit	Anais Barbeau-Lavalette/Marchand de feuilles	1/20
4	Rue des Remparts	Micheline Lachance/Québec Amérique	2/2
5	L'Autre Reflet	Patrick Sénécal/Alire	3/15
6	Je est une autre	Suzanne Aubry/Libre Expression	-/1
7	L'année sans été • Tome 1 Les fiançailles au...	Julie Lemieux/Hurtubise	5/3
8	Le club des joyeuses divorcées	Evelyne Gauthier/Guy Saint-Jean	4/4
9	La famille du lac • Tome 1 Fabi	Gilles Côté/Guy Saint-Jean	-/1
10	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	-/1

## ▼ Romans étrangers

1	Le saut de fange	Lisa Gardner/Albin Michel	1/5
2	L'amie prodigieuse • Tome 3 Celle qui fuit et...	Elena Ferrante/Gallimard	-/1
3	Le cas Maloussène • Tome 1 Ils m'ont menti	Daniel Pennac/Gallimard	2/4
4	Jeux de miroirs	Eugen-Ovidiu Chirovici/Les escaliers	5/3
5	Haute tension	Richard Castle/City	3/2
6	La chimiste	Stephanie Meyer/Lattès	6/2
7	Les chroniques de Nicci • Tome 1 La maîtresse...	Terry Goodkind/Bragelonne	-/1
8	Le Women's murder club • Tome 14 14e péché...	James Patterson/Maxine Paetro/Lattès	4/5
9	Tu verras, les âmes se retrouvent toujours...	Sabrina Philippe/Édito	10/2
10	Landon • Tome 2 Le choix	Anna Todd/Homme	7/3

## ▼ Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSween/Guy Saint-Jean	1/17
2	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	2/5
3	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	4/15
4	Le nouveau régime. Essais sur les enjeux...	Mathieu Bock-Côté/Boréal	3/4
5	Dans l'œil du pigeon	Luc-Alain Giraldeau/Boréal	-/1
6	Le code Québec	J.-M. Léger   J. Nantel   P. Duhamel/Homme	5/20
7	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal   Pierre Thibault/La Presse	8/17
8	Un présent infini	Rafaele Germain/Atelier 10	7/12
9	L'œil du hibou	André Major/Boréal	-/1
10	Le témoin	Lino Zambito/Homme	6/14

## ▼ Essais étrangers

1	Breve encyclopédie du monde • Tome 2...	Michel Onfray/Flammarion	-/1
2	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	3/52
3	Après le capitalisme. Essai d'écologie politique	Pierre Madelin/Écosociété	1/4
4	Une colère noire. Lettre à mon fils	Ta-Nehisi Coates/J'ai lu	-/1
5	La pensée féministe noire	Patricia Hill Collins/Remue-ménage	5/2
6	Guide des égares	Jean d'Ormesson/Gallimard	2/14
7	Vivement après-demain!	Jacques Attali/Fayard	-/1
8	L'aube des signes. Préhistoire et naissance de...	Alain Médam/Liber	-/1
9	Petit cours d'autodéfense en économie. L'abc...	Jim Stanford/Lux	-/1
10	Sous le drapeau noir. Enquête sur Daesh	Joby Warrick/Cherche Midi	-/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Blaise Ndala écrit d'une plume libre qui parfois gagnerait à plus de concision.

FICTION FRANÇAISE

# L'insoutenable dignité de l'amour

Dans un roman épistolaire, Abdellah Taïa explore la tragédie d'un Marocain homosexuel à Paris

CAROLINE JARRY

Qui donc est digne d'être aimé ? Abdellah Taïa, écrivain marocain vivant à Paris, livre avec *Celui qui est digne d'être aimé* un roman coup-de-poing sur la lourde identité à porter de l'Arabe, homosexuel, en France, triplement marqué par le regard de l'autre. Véritable règlement de comptes avec l'ex-puissance coloniale, appel à un Maroc qu'il aimerait voir libéré de ses préjugés, l'auteur renouvelle le discours contre le néocolonialisme en s'y investissant corps et âme, littéralement, et bouleverse le lecteur du même coup.

Le livre est constitué de quatre lettres, de la plus récente à la plus ancienne. La première est écrite en 2015 par le narrateur, Ahmed, qui s'adresse à sa mère morte au Maroc cinq ans plus tôt. Le fils de 40 ans y dit sa douleur de ne pas avoir été jugé «digne d'être aimé» : «Je suis homosexuel. Tu m'as mis au monde homosexuel et tu as renoncé à moi. [...] Chaque matin je me renie. J'ouvre les yeux, je me rappelle que je suis homosexuel.» Cette lettre est largement autobiographique, Abdellah Taïa ayant déjà écrit en 2009 une lettre ouverte à sa famille dans un hebdomadaire marocain, où il revendiquait son homosexualité et appelait sa famille à l'accepter. La lettre dépasse donc ici la seule dimension littéraire pour s'adresser directement à son pays d'origine.

Sautons à la troisième lettre, la plus forte du livre. Écrite en 2005, c'est une lettre d'adieu d'Ahmed à son amant français Emmanuel, qu'il avait rencontré au Maroc à 17 ans et qui l'avait fait venir à Paris. Ahmed y reproche à Emmanuel de l'avoir dépossédé de sa culture et transformé en «petit pédé parisien bien comme il faut». Il se reconnaît coupable d'avoir participé à son accultura-



DOMENICO STINELLIS ASSOCIATED PRESS

Abdellah Taïa renouvelle le discours contre le néocolonialisme.

tion, «colonisé» qu'il était, et d'avoir même délibérément cherché, à 17 ans, à profiter de cet amant français riche, cultivé, qui allait le sortir de la misère : «J'ai approché ma tête de ton cou et j'ai respiré fort. L'odeur de la France ! J'ai de la chance !» Mais 13 ans plus tard, ayant maîtrisé le français et appris tous les codes de conduite du nouveau pays, il rejette cette «construction» qui l'a privé de son

identité profonde et répudie le nom de Midou que lui a donné son amant : «Midou, c'est qui ? Et Ahmed, il est où ?» Son dégoût de cette France néocoloniale est si violent qu'il se retourne vers sa famille, qui le rejette pourtant, et choisit de composer avec la vision qu'elle a de lui : «Jamais je n'ai essayé de me mettre dans la peau de mes sœurs. [...] Un peu tard, je leur donne enfin le droit de ne pas

être tout à fait d'accord avec moi et j'accepte qu'elles me disent des mots durs.»

Les deux autres lettres sont écrites par un amant éconduit d'Ahmed, Vincent, et par son seul véritable ami lorsqu'il était jeune au Maroc, Lahbib. Celle de l'amant éconduit montre combien Ahmed s'est endurci en vieillissant (on est en 2010) et rejette l'amour, peut-être parce qu'il est incapable de s'aimer lui-même. La lettre du jeune Lahbib (1990) raconte à Ahmed sa relation sexuelle de trois ans avec un diplomate français de 45 ans à Rabat, qui l'a ensuite rejeté à 17 ans parce que «trop vieux». C'est le tourisme sexuel dans toute sa dimension néocoloniale qui est abordé ici, ainsi que la pédophilie, jamais nommée toutefois.

La structure du livre sous forme de lettres écrites par trois personnes différentes, sur une période de 25 ans, permet de saisir l'évolution et la personnalité d'Ahmed aux moments clés de sa vie. Il s'agit aussi d'un clin d'œil au roman épistolaire français du XVII<sup>e</sup> siècle *Lettres portugaises*, mentionné dans le roman. Mais au-delà de la forme, ce sont surtout les thèmes du livre qui sont forts, en cherchant à briser les prisons que constituent toujours l'homosexualité et le colonialisme aujourd'hui. L'appel d'Abdellah Taïa à un nouveau Maroc est aussi porteur, bien qu'on se demande s'il n'aurait pas dû recourir à sa langue maternelle arabe pour le lancer.

Collaboratrice  
Le Devoir

CELUI QUI EST DIGNE D'ÊTRE AIMÉ

★★★★

Abdellah Taïa

Seuil

Paris, 2017, 144 pages



ARILD VÄGEN / CC

Située à quelque 600 km au nord de Stockholm, la ville de Funäsdalen est encerclée par un vaste territoire qui sert de pâturage aux troupeaux de rennes du sud du Sápmi.

POLAR

# Intrigue tissée serrée chez les Suédois de souche

Olivier Truc livre un récit méticuleux et poétique sur fond de choc des cultures

MICHEL BÉLAIR

Correspondant du *Point* et du journal *Le Monde* à Stockholm depuis une vingtaine d'années, Olivier Truc s'est mis au roman avec *Le dernier lapon* publié chez Métailié en 2012. Tout de suite récompensé par plus d'une vingtaine de prix, cette première enquête des agents de la Police des rennes a suscité partout des commentaires élogieux.

Encore plus fouillée qu'à l'habitude et magnifiquement écrite, cette nouvelle histoire — plantée en Laponie-Sápmi, à la frontière de la Suède et de la Norvège — convaincra les lecteurs les plus difficiles.

Dès les toutes premières pages, on est tout de suite plongé dans une scène qui aurait pu être tournée par un Fellini nordique. Imaginez, au beau milieu de nul part, un jour gris où même l'air qu'on

respire est mouillé. Il pleut des cordes et les bêtes sont affolées ; on n'y voit rien dans cette espèce de corral où les éleveurs rassemblent les rennes avant de les abattre en série avec leurs couteaux courbés puis d'entasser les carcasses dans des camions réfrigérés. La boue se mêle au sang et à l'eau qui ruisselle, et partout l'odeur est suffocante. Soudain, tout s'arrête : on vient de trouver des ossements humains déglacés par la pluie qui ne cesse de tout délayer. Ces bouts d'os vont changer la vie de tous ceux qui sont là...

**Un territoire convoité**

C'est que ce bout de terre perdu tout au centre de la péninsule scandinave est une région très convoitée. Située à quelque 600 km au nord de Stockholm, la ville de Funäsdalen est encerclée par un vaste territoire qui sert de pâturage aux troupeaux de rennes du sud du Sápmi. C'est aussi une

zone forestière difficilement accessible mais revendiquée par les producteurs forestiers. Avec la découverte de ce vieux squelette sur un lieu d'abattage, le difficile équilibre entre les Samis jadis nomades et les «Suédois de souche» est radicalement compromis. Entre les deux camps, la Police des rennes enquête.

Ce qui est en jeu, c'est la présence ancestrale ou non des Samis sur ces terres : sont-ils venus avant ou après les colons suédois ? Les traces sont difficiles à trouver... surtout quand les forestiers se mettent à exploiter la forêt environnante tout en éliminant les rares vestiges laissés sur place. L'affaire se traite aussi en Cour suprême, où les deux clans s'affrontent en produisant chacun leur expert. On découvre rapidement que les forestiers, les éleveurs et les universitaires carriéristes ne sont pas les seuls à s'intéresser au conflit.

Comme dans ses livres précédents, Olivier Truc séduit autant par sa profonde connaissance du sujet que par son écriture aussi efficace et méticuleuse que poétique. Sa façon de décrire ce territoire si proche du nôtre et marqué par une civilisation ancestrale va directement à l'essentiel et transcrit le lien profond unissant ces hommes rugueux à leur territoire. Encore une fois, l'intrigue est tissée serrée et les personnages touffus sont éminemment crédibles dans la grandeur discrète de certains comme dans la fourberie qui en caractérise d'autres. Un véritable bonheur...

Collaborateur  
Le Devoir

LA MONTAGNE ROUGE

★★★★

Olivier Truc

Éditions Métailié

Paris, 2016, 499 pages

FICTION FRANÇAISE

# L'émancipation par l'exil

La danse de l'araignée de Laura Alcoba apporte une pièce éclatante à sa trilogie d'un enracinement

GUYLAINE MASSOUTRE

Née en Argentine sous la dictature militaire (1976-1983) aux nombreuses séqueles, Laura Alcoba s'est réfugiée en France, où elle a réussi des études brillantes en littérature hispanique. Écrivaine, elle enseigne à l'université et signe une autobiographie en plusieurs volumes, au ton d'un journal d'adolescente, tant ils sont factuels et pleins d'incompréhension.

Elle ne maîtrise rien de sa vie rompue, mais les mots de la mémoire s'enfilent en images arrachées au silence et à l'oubli. Dans *Manèges, petite histoire argentine* (2007) plane un grave silence imposé à l'enfant avant ses sept ans. Le trauma en demeure, lié au danger planant sur sa famille, qui lui a tôt fait abhorrer la délation, les arrestations brutales et les disparitions. Voilà de quoi résumer «l'Argentine des Montoneros, de la dictature et de la terreur à hauteur d'enfant».

Son père n'échappe pas à la prison ; réfugiée en France, sa mère la fera venir un an plus tard. En 2003, Alcoba retourne sur les lieux, et même en partie détruits, elle peut expliquer l'histoire à sa propre fille. Forts et précis, les fragments du passé remontent — sensations, angoisses, lieux, silhouettes, déménagements, visites, activités illucides, réalités locales.

Que d'effroi causera l'imprimerie dissimulée derrière un mur ! Elle décrit la clandestinité, la trahison, mais aussi l'affection des grands-parents et un certain charme des jours. Fillette astucieuse, elle esquivaient les questions, cachait sa propre identité et rêvait d'explications qui amadoueraient ce mauvais monde.

Une mémoire en morceaux

Dans *Le bleu des abeilles* (2013) et dans *La danse de l'araignée*, elle dit son arrivée en banlieue parisienne. Sa mémoire se morcelle davan-

tage. Le ton d'égaré dominant fait sentir l'angoisse persistante. Est-il plus difficile de s'intégrer ou de grandir ? Le résultat est la solitude, malgré les amitiés et la lecture. Cette nouvelle vie est vraiment difficile.

**La censure**

Sa mère est distante. Avec son père, prisonnier politique à La Plata, elle entretient une correspondance hebdomadaire, toujours seule, entre le 21 janvier 1979 et le 21 septembre 1981. Relisant ces lettres, elle revoit son immersion dans un univers illogique et laid, peu relié, sinon par le courrier, à celui d'avant. Mais que vaut une langue exempte d'allusions et d'ambiguïtés pour passer la censure ?

Impossible de dire l'imprévisible, sauf peut-être «la danse de l'araignée», curieux animal qui se met sur le dos pour être caressé. Alcoba

fait sentir ces interdits de pensée, les signes sociaux restés muets, tous ces obstacles entre le monde et elle. Mais elle vit que certaines métaphores échappaient à la loi : le «bleu» des abeilles ou la «danse» de l'araignée cristallisaient une tendresse naturelle. L'espérance d'un père et d'une fille tenait à ce fil, malgré la discordance hallucinée entre vivre au quotidien et en parler comme sien.

La poésie console Alcoba. Ses livres disent les moments angoissants vécus à fleur de peau, en images irrégulières comme une toile d'araignée. Levée d'interdits, sa douleur explosera à l'annonce que son père est libéré. Si c'est presque un inconnu qu'elle accueille en France, les mots partagés ont été les ambassadeurs de leur force et de leur constance.

Collaboratrice  
Le Devoir

LA DANSE DE L'ARAIGNÉE

★★★

Laura Alcoba

Gallimard

Paris, 2017, 147 pages

## LIVRES

RÉCIT

## La guerre contre le destin

Ta-Nehisi Coates laisse une jeunesse dans le ghetto éclairer l'hypocrisie d'une fracture raciale

FABIEN DEGLISE

Il y a des prénoms sans doute plus lourds à porter que d'autres. Ta-Nehisi est de ceux-là.

«*Ta-Nehisi était une nation, un ancien terme égyptien désignant le grand peuple nubien du Sud [...]*», explique l'écrivain et activiste américain Ta-Nehisi Coates dans son nouveau récit intitulé *Le grand combat* (Autrement). *Mon nom était une nation, pas une cible, pas un mot que les profs écorchaient; il était les antiques Nubiens et les illustres Égyptiens du XXV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ. Je sentais une lumière se répandre dans mon corps. Je me réveillais enfin, avide de comprendre ce qui se passait autour de moi, de comprendre comment nous en étions arrivés là.*»

Lumière sur un prénom? Lumière aussi par un prénom sur une identité et sur cette condition, celle de l'Afro-Américain, dont il faut un jour avoir conscience pour mieux réussir à s'en extirper: voilà la route que propose de silloner cette voix forte de l'Amérique contemporaine, une de celles qui a inspiré le mouvement Black Lives Matter né

dans la foulée de crimes racistes impunis, dans ce récit rétrospectif d'une vie chargée, forcée par l'histoire, l'environnement social et politique des États-Unis à avoir trop conscience d'elle-même. La chose fait suite à *Une colère noire*, son essai percutant publié en 2015 qui autopsiait avec une plume forte et une lucidité troublante la fracture raciale américaine dans toutes ses violences, ses hypocrisies, ses abus, ses injustices, ses paradoxes déléterés... Elle ajoute de la densité à cette sociologie de la discrimination.

Rythmé par le rap ou le hip-hop de Slick Rick, Jungle Brothers, Public Enemy, par le reggae de Burning Spear ou par la poésie de Bob Dylan, dont les tonalités sonores imprègnent chaque page de ce récit, *Le grand combat* va au fondement de la colère de Ta-Nehisi Coates, dans un souffle soutenu qui évite les idées convenues sans boudier le plaisir d'une certaine autodérision. Le penseur d'un présent affligé par ses dogmes y relate la dureté de son enfance et son adolescence dans un quartier de Baltimore où la violence, la peur constante de la mort et l'exclusion ont forgé un

destin auquel il ne pouvait qu'aspérer à échapper.

## La chute

«*Lorsque le crack débarqua à Baltimore, la civilisation s'effondra*», écrit-il pour raconter cet «*autre pays*» qu'il a habité à l'intérieur même des États-Unis pendant ces années. «*Je sentais la chute, elle était partout. Le déferlement d'armes à feu bouleversait l'ordre naturel. Des gamins qui avaient l'âge de regarder Les aventures de Teddy Ruxpin tenaient entre leurs mains le pouvoir d'effacer une vie.*»

Il y a de l'autodestruction dans l'air, mais surtout cet esprit de résistance apportée par un père, ancien membre du Black Panther Party, mouvement révolutionnaire afro-américain fondé en Californie en 1966, qui a induit cette conscience de l'être chez son fils, à la dure. «*Mon père avait déclaré la guerre au destin. Il élevait des soldats tout terrain*», écrit Ta-Nehisi Coates sur sa famille. *Il prêchait la lucidité, la discipline et la confiance en soi*», en maniant un peu trop la ceinture de cuir pour corriger ses enfants, mais aussi en faisant l'éloge de la connaissance, de la mémoire d'un peuple et de

l'éducation comme facteurs d'élévation sociale et d'insurrection contre les déterminismes.

La traduction en français apporte dans le récit des composantes culturelles aussi impossibles que discutables, mais de ces fragments d'un passé marqué par une couleur et son aliénation, de ces anecdotes qui relatent une bagarre à un arrêt de bus, la naissance d'un sentiment amoureux ou la prise de conscience d'une singularité par un commentaire odieux ou une parole déplacée, Ta-Nehisi Coates dresse habilement le portrait d'un drame sans fin nourri autant par l'indolence que par l'hypocrisie. «*Nous sommes tout au bas de l'échelle, et tout ce qui nous sépare de la bête sauvage, tout ce qui nous sépare du zoo, c'est le respect*», écrit-il. Respect que ce *Grand combat*, au final, ne peut que convoquer pour son auteur et sa mission.

Le Devoir

## LE GRAND COMBAT

★★★★<sup>1/2</sup>

Ta-Nehisi Coates  
Traduit de l'anglais  
par Karine Lalechère  
Autrement  
Paris, 2017, 264 pages



ANNA WEBER GETTY IMAGES / AGENCE FRANCE-PRESSE  
Dans *Le grand combat*, Ta-Nehisi Coates dresse habilement le portrait d'un drame sans fin.

ENTREVUE

## Dans la violence ordinaire des inégalités sociales

Déloger les femmes de leur corps, c'est en faire des apatrides, dit Shumona Sinha

YANNICK MARCOUX

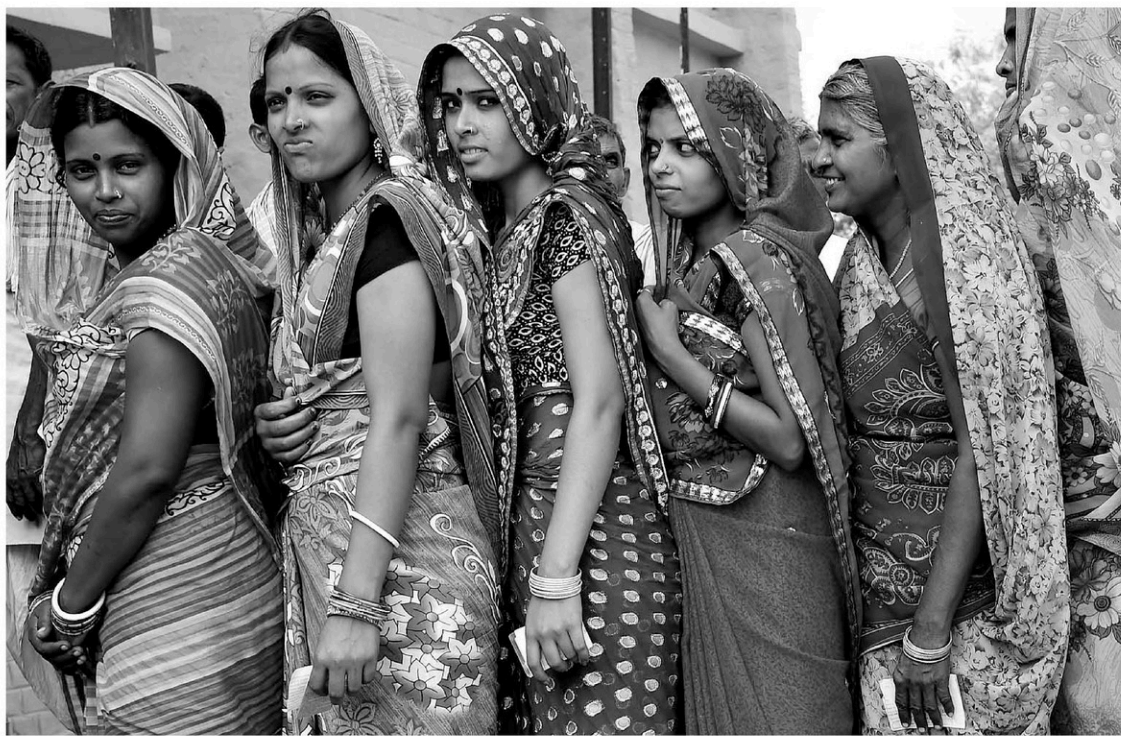
«*La fiction est une forme pervertie de la réalité. J'écris des romans parce que je ne sais pas écrire une phrase normale.*» Plus que de l'humilité, c'est le désir de la fiction, qu'elle préfère à l'essai ou au journalisme, qu'affirme à l'autre bout du téléphone Shumona Sinha, depuis sa résidence parisienne où *Le Devoir* l'a jointe dans les derniers jours. Un sourire dans la voix, elle évoque sa rencontre avec la langue française, alors qu'elle avait 22 ans et parlait déjà le bengali, l'hindi et l'anglais, comme «*un coup de foudre*». Aujourd'hui, à 43 ans, elle ne sait plus penser dans une autre langue que le français: «*Le goût de la vie change selon la langue dans laquelle vous vivez. La langue n'est pas seulement l'expression, elle est la matière.*»

En plus de quelques anthologies de poésie, Shumona Sinha a signé quatre romans en moins de dix ans. Elle publie dans cet hiver littéraire *Apatride*, qui raconte le destin de trois femmes, toutes trois nées dans la région de Calcutta, évoluant dans des univers bien différents et luttant pour gagner leur liberté et leur dignité. Le roman reprend plusieurs thèmes de son second roman, *Assomons les pauvres!*, qu'elle a écrit «*comme on crache*». Le sexisme, le racisme, l'intimidation, et cette violence qui déchire les classes au bas de l'échelle, qui luttent entre elles pour leur survie, étaient au cœur du propos. *Apatride* n'est pas un roman d'évasion, confesse l'auteure, «*c'est un roman au vitriol, dur et noir*»: «*Je veux creuser la plaie davantage, aller au centre du tourbillon.*»

Même si la fiction est «*très près de la réalité*», il faut prendre garde à ne pas l'entendre comme un cri désespéré: «*Un roman, ce n'est pas un point final. Il y a le texte et il y a le paratexte, ce moment où le débat s'ouvre*», dit-elle en nuancant de manière caractéristique ses affirmations: «*Il faut laisser la vie romanesque à sa place et ne pas chercher ni espérer ni désespérer dans un roman.*»

## Des femmes qui revendiquent un corps

Pour l'auteure, les exemples ne manquent pas, hélas, pour rappeler que les femmes



MONEY SHARMA AGENCE FRANCE-PRESSE

Pour l'auteure, les exemples ne manquent pas, hélas, pour rappeler que les femmes n'ont pas encore la propriété de leur corps.

n'ont pas encore la propriété de leur corps. Elle évoque le traitement qu'on réserve au mouvement des Femmes, parle de la marchandisation du corps de la femme et de la précarité de l'avortement: «*C'est un fardeau d'être femme. S'exposer au monde de l'homme est un péché.*»

Que la réalité soit cruelle ou non, Shumona Sinha ne la place jamais bien loin des héroïnes de son roman. L'une d'elles, Mina, est inspirée d'une femme qui, en Inde, s'est fait violer et assassiner, une tragédie qui a profondément bouleversé la romancière. La violence de la réalité était telle qu'elle a choisi, sans pour autant la soustraire à son destin, de lui inventer une vie: «*Il a fallu que je m'éloigne de l'incident vrai, parce que c'était insupportable pour moi.*»

Une autre de ses protagonistes, Esha, vit au cœur de Paris, mais n'échappe pas pour autant à une inhumanité qu'il importait à Sinha de dénon-

cer: «*Je me suis concentrée sur ce qui est dramatiquement désagréable, mais tous les incidents, les bagarres, les insultes, le racisme, tout ça c'est vrai. Il fallait absolument que j'en parle.*»

La condition féminine est une revendication universelle et c'est elle qui est cœur d'*Apatride*: «*Que ce soit en Inde, en France ou ailleurs, le corps de la femme, c'est notre premier espace, notre premier territoire, c'est le pays. Trop souvent, en tant que femme, on n'a pas le droit de décider de notre corps.*» Et elle ajoute, comme une sanction à corriger: «*À partir du moment où l'on nous déloge de nos propres corps, on est toutes apatrides.*»

## Un combat universel

Shumona Sinha a parfois l'impression d'être «*subalterne des subalternes. D'abord femme, ensuite femme de couleur*». «*Je n'aime pas ce terme, "gens de couleur", dit-elle. Tout le monde a une couleur. Après*

tout, les autres ne sont pas transparents.

Même si elle s'estime choyée par la reconnaissance de son œuvre et la façon dont elle a été accueillie en France, les écueils guettent son quotidien: «*Entre tous ces gens qui vivent en France, il y a une hiérarchie et je suis toujours ramenée à mon ethnicité, qui installe un rapport de force pyramidal.*»

Contre les murs de verre qui s'érigent parfois entre les êtres, l'auteur s'appuie sur la fiction, force mobilisatrice capable de sublimer la violence et de préparer la voie au changement social: «*On peut décrire un destin fatal, complètement dévastateur, mais dans la vie, cette noirceur peut donner une forme de force.*»

Ainsi, armée des mots, forte de ses convictions, Shumona Sinha s'inscrit au registre des engagées. L'abdication ne semble pas être une option, même si, parfois, l'aventure humaine est bien mystérieuse, dans son acharnement à vouloir désunir: «*Quelle chance d'avoir ce grain de poussière dans le cosmos, cette petite planète bleue. Pourtant, nous voilà à construire des frontières et à s'entre-tuer. Et je me dis parfois que les extraterrestres, peut-être, se moquent de nous.*»



FICTION FRANÇAISE

## APATRIDE

★★★★<sup>1/2</sup>

Shumona Sinha  
Éditions de l'Olivier  
Paris, 2017, 192 pages

*Apatride*, quatrième roman de Shumona Sinha, lie le destin de trois femmes, nées dans la région de Calcutta et affrontant trois réalités différentes. Marie, fille adoptive d'un couple français, militante active, multiplie les va-et-vient entre la France et l'Inde, à la recherche de ses origines. C'est elle qui fait le trait d'union entre Mina, jeune paysanne encore au pays, coincée dans le carcan social, et Esha, femme instruite qui a émigré à Paris, mais dont le quotidien, soumis au sexisme et au racisme ordinaires, la confronte. En lutte pour l'appropriation de leur identité et de leur dignité, ces femmes sont forcées au dur constat que leur corps, premier territoire, ne leur appartient pas: «*Esha comprit qu'elle ne pourrait jamais s'éloigner des zones troubles, car elle portait en elle, sur sa peau, son visage, tout au long de son corps, comme la carte moisie d'un pays lointain. C'était elle, la zone.*» Portrait bouleversant de la condition féminine, le récit n'est ni fataliste ni larmoyant, en équilibre sur la mince ligne où tout est encore possible. Sans faire l'épargne de la beauté, *Apatride* bouscule et émeut, faisant entendre un cri, entre révolte et espoir.

Yannick Marcoux

PLANIFIEZ VOTRE VISITE  
SLO.QC.CA

RADIO-CANADA présente

SALON DU LIVRE DE L'OUTAOUAIS

23 AU 26 FÉVRIER

INTIME PUBLIC

PALAIS DES CONGRÈS DE GATINEAU

Collaborateur  
Le Devoir

# ESSAIS

## Little Miss Beaudet

LOUIS CORNELLIER



Dans notre édition du 26 janvier, Christian Rioux nous apprenait que trois chanteurs québécois — Michèle Losier, Philippe Sly et Frédéric Antoun — faisaient partie des têtes d'affiche de la distribution de *Così fan tutte*, le chef-d'œuvre de Mozart présenté jusqu'à demain à l'Opéra de Paris. Belle démonstration, s'il en fallait une, du fait qu'il n'y a pas que la diva pop Céline Dion et les saltimbanques du Cirque du Soleil pour faire rayonner le talent québécois sur la scène internationale.

Le phénomène, d'ailleurs, ne date pas d'hier. La biographe Marjolaine Saint-Pierre a déniché une fabuleuse histoire remontant à un siècle, qui met en vedette une petite fille de chez nous, née en 1859 et devenue une étoile internationale de la scène, à la manière des Emma Albany et Eva Tanguay, qui ont brillé à la même époque. Dans *Louise Beaudet. De Lotbinière à Broadway*, Marjolaine Saint-Pierre raconte le parcours épatant et méconnu de celle que ses admirateurs appelaient « Little Miss Beaudet ».

Louise Beaudet est la neuvième d'une famille de douze enfants. Son père meurt en 1863 alors qu'elle n'a que quatre ans. La famille quitte la campagne pour s'installer dans le Faubourg à m'lasse, à Montréal. En 1870, la mère épouse un Bostonnais et déménage aux États-Unis avec ses plus jeunes enfants. La vie ne leur fait pas de cadeau, semble-t-il, puisque, trois ans plus tard,

Marjolaine

Saint-Pierre

met en

lumière

le destin

d'une étoile

internationale

restée dans

l'ombre

de l'histoire

Beaudet, qui ravit le public américain en chantant et en jouant aussi bien en français qu'en anglais, vient de naître.

La divette chez Shakespeare

Son succès est d'une telle ampleur qu'il est presque difficile à croire. La biographe, pourtant, a fait ses devoirs et a retrouvé, dans la presse internationale de l'époque, la trace des exploits de la comédienne.

Beaudet brille d'abord dans les opéras comiques avant de rencontrer, en 1880, le grand tragédien américain Daniel E. Bandmann, un juif d'origine allemande, qui met en scène et joue principalement du Shakespeare. Sédit par Louise, le comédien de 43 ans lui offre de jouer lady Macbeth. « C'est comme si vous me demandiez d'étendre la main pour toucher les étoiles, lui répond la divette de 20 ans. C'est bien trop difficile ! » Pendant les huit années suivantes, Beaudet — qui jouera même en allemand — sera pourtant une tragédienne acclamée en Australie, en Nouvelle-Zélande, en Inde, en Chine, en Grande-Bretagne, au Canada et aux États-Unis!

Sa relation avec Bandmann n'est pas de tout repos. Le comédien, une sorte d'ancêtre de Depardieu, a un ego démesuré, multiplie les sautes d'humeur et est déjà marié à une actrice anglaise. Les journaux de l'époque ne manquent pas, d'ailleurs, d'alimenter les ragots au sujet du couple Beaudet-Bandmann, qui éclate en 1889. À ce stade, toutefois, la comédienne peut voler de ses propres ailes. Elle renouera avec l'opérette avant de devenir une vedette du cinéma muet de 1913 à 1926. Elle fera ses adieux à la scène en 1934 et mourra en 1947, à New York, à 88 ans.

Le parcours, on l'a dit, est impressionnant. Qui, en effet, aurait pu prédire une telle destinée à la petite orpheline de Lotbinière? Comment expliquer, alors, que cette histoire soit si méconnue au Québec? Ce sont les artifices biographiques concoctés par Beaudet elle-même qui en sont la cause, suggère Marjolaine Saint-Pierre. Pour satisfaire le goût d'exotisme des Américains, explique la biographe, la comédienne s'est inventé un passé, en affirmant être née à Tours, en France, d'une mère espagnole, journaliste au *Figaro*, et d'un père français, ami de Victor Hugo.

Louise Beaudet était née au Québec et avait vécu dans le Faubourg à m'lasse, mais elle en avait un peu honte et préférait s'imaginer en Européenne naturalisée Américaine. Nos prestigieux chanteurs d'opéra, aujourd'hui, semblent immunisés contre un tel reniement et se greyaient plutôt du panache québécois, à la manière de la cantatrice Marie-Nicole Lemieux. On peut s'en réjouir.

LOUISE BEAUDET  
DE LOTBINIÈRE À BROADWAY

★★★<sup>1/2</sup>

Marjolaine Saint-Pierre  
Septentrion  
Québec, 2017, 180 pages

PATRIMOINE

## Une métropole dans tous ses fragments

Entre art et mémoire, trois historiens donnent la parole aux traces qui racontent le destin de Montréal

MICHEL LAPIERRE

Parmi les nombreuses illustrations judicieusement choisies, la plupart en couleurs, que renferme l'album commenté *Traces de l'histoire de Montréal*, de Paul-André Linteau, Serge Joyal et Mario Robert, brille le tableau abstrait *Hochelaga* (1947), de Jean-Paul Riopelle. Née sur les vestiges de la bourgade iroquoienne abandonnée d'Hochelaga, dont un quartier populaire a gardé le nom, la ville s'y résume par la seule force de l'inconscient.

Pour souligner le 375<sup>e</sup> anniversaire (1642-2017) de la fondation de Montréal, l'historien Paul-André Linteau, de l'UQAM, le collectionneur d'art et sénateur Serge Joyal et Mario Robert, directeur des Archives municipales, tous trois nés dans la métropole, ont voulu mettre le texte au service de l'image au lieu du contraire, auquel nous ont habitués tant d'ouvrages. Il s'agissait de montrer à quel point la ville est une réalité physique qui dépasse ethnies, langues et idéologies, comme le peintre Riopelle l'avait exprimé avec éloquence.

Pour rappeler que Montréal fut d'abord à la fois « petit centre provincial », du point de vue des colonisateurs français, « et ville de la frontière », au sens nord-américain, les trois auteurs, qui écrivent d'une seule main, retracent des pièces d'orfèvrerie offertes aux Amérindiens contre des fourrures. Même après la Conquête britannique, les « voyageurs » canadiens, adonnés à la traite et partis de Lachine, continuent à rendre le français familier aux oreilles autochtones dans le Midwest américain.

Œuvre de l'orfèvre montréalais Pierre Hugué, dit Latour, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, une grande croix d'argent ornée d'un Amérindien assis buvant à même la bouteille, un calumet à la main, témoigne de cette pénétration à l'intérieur du continent. La relation socioéconomique profonde, qui faisait de Montréal la capitale commerciale d'un immense réseau informel, découle du traité de la Grande Paix, que la Nouvelle-France avait conclu en 1701, dans la ville, avec près de 40 nations autochtones d'Amérique.

On peut d'ailleurs voir, dans l'album, un détail du traité manuscrit où apparaissent, en guise de signatures, les symboles animaliers tracés par les représentants de chaque nation. Cela s'harmonise



Une vision futuriste de Montréal par Fritz Brandtner: *The Montreal Harbour*, huile sur toile, 1938

ROCH NADEAU / COLLECTION PCC

avec le plan des rues du Montréal naissant, document dressé un peu plus tôt, en 1685, par François Dollier de Casson, l'un des prêtres de Saint-Sulpice qui, seigneurs spirituels et temporels de l'île du même nom, s'étaient donné la délicate mission d'évangéliser justement les Amérindiens en en rassemblant au pied du mont Royal.

À l'époque, la ville ne compte guère plus de 700 habitants. Linteau, Joyal et Robert ont publié un beau plan de Montréal au siècle suivant, plus précisément en 1758, à la veille de la Conquête. Il est l'œuvre d'un espion britannique. La ville s'est beaucoup développée, mais elle ne compte encore que 4000 habitants.

Deux édifices, qui existent encore aujourd'hui rue Notre-Dame, ont fière allure: le séminaire de Saint-Sulpice, manoir seigneurial dont la partie centrale remonte à 1687, et le château Ramezay

(1705-1757), d'abord résidence du gouverneur de la région. Mais ces précieuses traces, mises en évidence dans le livre, ne sont rien lorsqu'on les compare au vaste réseau commercial et interculturel audacieusement établi par les coureurs des bois, qui placèrent Montréal au cœur d'une Amérique encore vierge.

Après la Conquête britannique, l'Écossais Simon McTavish, dont les auteurs nous montrent une vieille photo de la grande maison qu'il habita dans le Vieux-Montréal de 1786 à sa mort, en 1804, fut, soulignent-ils avec raison, « un baron de la fourrure », dont l'entreprise s'étendit « des Grands Lacs jusqu'au Pacifique ». Il ne faut toutefois pas perdre de vue qu'il marchait sur les traces de ses devanciers canadiens, comme en témoigne son mariage avec Marie-Marguerite Chabouillez, fille d'un prospère marchand montréalais.

La vocation économique de Montréal déborde sur la vie socioculturelle. Le port de la ville, peint en 1928 par Adrien Hébert dans une vision futuriste, reste important, même si Toronto a éclipsé Montréal à cause du pouvoir de l'argent. Linteau, Joyal et Robert ont su deviner que ce tableau et la photo du hall du Centre du commerce mondial, inauguré en 1992, aux confins du Vieux-Montréal, rendent le patrimoine vivant.

L'expression « économie du savoir » acquiert à Montréal une résonance unique grâce à l'histoire.

Collaborateur  
Le Devoir

TRACES DE L'HISTOIRE  
DE MONTRÉAL

★★★

Paul-André Linteau, Serge Joyal,  
Mario Robert  
Boréal  
Montréal, 2017, 184 pages

ENTREVUE

## Un « nous » comme la somme de toutes nos différences

Naïm et Emmanuel Kattan font l'éloge d'une culture québécoise diversifiée et en mouvement comme riposte au repli identitaire

FABIEN DEGLISE

À l'heure des replis, de la montée des extrêmes et des appels au respect de la diversité qui accompagnent le tout, s'il est un visage qui incarne la symbiose de l'ailleurs dans la culture québécoise, c'est bien celui de l'homme de lettres Naïm Kattan.

Né à Bagdad il y a 88 ans, juif d'Irak qui a fondé des revues littéraires là-bas avec des musulmans avant de s'installer au Québec en 1954, l'écrivain est devenu un auteur québécois prolifique tout comme une figure importante du monde de la littérature en passant par le Conseil des arts du Canada où, pendant 25 ans, il a façonné des programmes d'aide à la création, à l'édition, à la traduction...

La culture du Québec, loin de la faire régresser, de la pervertir, de la menacer, l'homme venu de loin n'a de cesse, encore aujourd'hui, de la faire progresser, en assumant totalement l'ailleurs en lui, explique-t-il dans un livre rassemblant plusieurs entretiens menés dans les dernières années par son fils, Emmanuel Kattan, écrivain lui aussi. « C'est une erreur de jugement, c'est une maladie de penser que l'autre est une menace parce qu'il est d'ailleurs », résume à l'autre bout du fil le romancier et essayiste qui, aujourd'hui, peu importe l'endroit où il se trouve sur terre, se dit haut et fort Québécois. « L'ailleurs, c'est un agrandissement de soi, c'est une ouverture sur le monde qui ne vient que lorsque l'on sait que l'on est chez soi et que l'on y est bien. »

Chez les Kattan, l'identité et la part de la culture dans sa construction ne sont pas des sujets de discorde ou une source de violence gratuite. Elles se retrouvent au cœur des discussions calmes, raisonnées, comme en témoigne cette série d'entretiens entre un fils et son père sur la mémoire collective, la langue française au Québec, la tolérance, la diversité



« Le Québec, c'est une histoire d'immigrants », affirme Naïm Kattan.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

culturelle ou encore la place de la culture québécoise dans le monde. L'immigration, loin d'être abordée comme une « nuisance », un « mal nécessaire », comme aimait la dépeindre, à dessein, certains courants populistes, y est surtout placée sur le chemin de l'enrichissement, de l'innovation, pour mieux tracer les contours d'un « nous » formé par la somme de toutes ses différences.

En constante évolution

« L'histoire de mon père est intéressante, résume au téléphone Emmanuel Kattan, joint

par *Le Devoir* à New York où il travaille et vit. Son parcours démontre qu'une culture n'est rien d'autre qu'une construction. C'est un lieu d'échange, en constante évolution, qui est alimenté par différentes langues, différentes influences, différentes références culturelles et historiques... Ce n'est pas quelque chose de figé, mais de fluide, et c'est en prenant conscience de ce caractère construit et en évolution que l'on arrive à être réellement libre à l'intérieur. »

La culture est en mouvement, la culture est un mouvement, dans lequel on monte parfois en marche pour s'y retrouver dans sa diversité et celle des autres, estime Naïm Kattan, qui aime rappeler les racines diverses qui fondent la culture et l'identité québécoise. « Le Québec, c'est une histoire d'immigrants », dit-il, immigrants de France, de Suisse, d'Irlande, mais aussi d'Allemagne, des Pays-Bas, de Syrie, de Chine, d'Irak, d'Iran et surtout d'origines ethniques et de confessions multiples. « Dans la notion de diversité culturelle [qui anime les débats politiques du moment], il y a aussi un enjeu personnel que l'on semble perdre de vue et que les élites intellectuelles n'arrivent pas à expliquer, ajoute Emmanuel Kattan. Il faut reconnaître la diversité que l'on a tous en soi. » Et il ajoute: « Être Québécois, c'est être habité par une diversité qui n'est pas toujours visible », mais qui, en apparaissant, assure le duo familial, est certainement, bien avant des projets de loi ou des codes de vie, la meilleure façon de renouer avec la fierté et de combattre la peur.

Le Devoir

NAÏM KATTAN - ENTRETIENS

Emmanuel Kattan

Boréal

Montréal, 2017, 170 pages